

famille avait été moissonnée par l'échafaud, et il était demeuré presque seul. Fuyant sa patrie et exilant ses douleurs aux rives lointaines, il parcourait, solitaire, les déserts du Nouveau Monde; il pénétrait sous la hutte du sauvage hospitalier; son génie se fécondait devant les merveilles de la nature, son imagination s'enflammait; son cœur s'attendrissait sur ces mers sans rivages, sur ces sommets voisins des cieux, dans ces solitudes habitées par le silence, parmi ces peuplades où il trouvait un accueil si bienveillant, lui, proscrit de sa terre natale! Sa jeunesse avait été orageuse; au milieu des passions les plus brûlantes, il avait éprouvé par lui-même ces cruelles déceptions qui déchirent le cœur, et son âme s'était élancée vers la source de tout vrai bien. Encore plein du souvenir de sa mère qui avait pleuré sur ses égarements, il composait un livre sublime pour apaiser ses mânes et pour nous dévoiler toutes les grandeurs du christianisme! »

On le voit, à ce style dont M. Grégoire lui-même, devenu plus sévère avec les années, blâmait plus tard la couleur trop poussée au vif et l'exubérance, cette introduction n'avait rien d'une froide analyse. Qu'on lise aussi cette page sur Lamartine; elle n'a pu être écrite que par un contemporain de la publication des *Méditations* et des *Harmonies*, encore ému de leur lecture récente, tourmenté, comme le poète, du même malaise douloureux et vague et enivré des mêmes aspirations. Chaque génération nouvelle n'a-t-elle pas son chantre privilégié qu'elle veut entendre dans le silence des autres voix? La jeunesse était alors à Lamartine, comme elle allait être à Victor Hugo, comme elle appartient plus tard Alfred de Musset.

« N'avez-vous jamais, dans une rêverie extatique,